

L'espace plein la vue

∴ Philippe Barbaud, président de l'Association

Lorsqu'au début du mois de février 2009 mon épouse et moi reçûmes une lettre de la NASA nous invitant à assister au lancement de la navette spatiale *Endeavour* au Centre spatial Kennedy (Kennedy Space Center, KSC) en tant qu'invités de Julie Payette, la surprise fut presque totale. Je dis « presque », car la même invitation nous avait été adressée lors de la première mission de Julie Payette dans l'espace en 1999 (STS-96). Je précise en fin d'article¹ dans quelles circonstances j'ai connu l'astronaute, car cela intrigue énormément mon entourage. Malheureusement, nous n'avions pas pu nous rendre sur place en Floride à cette époque. C'est donc à Saint-Hubert, dans la pénombre d'un petit amphithéâtre de l'Agence spatiale canadienne, que nous avons partagé avec la famille et les amis de l'astronaute les moments intenses du lancement, transmis en direct sur grand écran.

Mais cette année, c'était autre chose pour le retraité que j'étais devenu ! Ravis et flattés que notre jeune amie nous ait accordé le privilège de nous maintenir sur sa liste d'invités, nous prîmes sur-le-champ la décision de faire d'une pierre deux coups, à savoir d'assister au lancement de la mission STS-127 et de prendre nos vacances d'été en Floride. Une occasion unique, pour moi, de connaître enfin cet état du sud des États-Unis, dans lequel je n'avais mis les pieds, de toute ma vie, que le temps d'un transit à l'aéroport de Miami. On se souvient que le décollage de la navette était prévu pour le 13 juin 2009, à 19 h 17. Une fois notre décision prise, dans une sorte d'excitation fort joyeuse, notre état d'esprit devint une sorte d'antidote aux rigueurs incessantes de l'hiver et aux supplices du printemps. Grâce à un code d'accès fourni par la NASA, j'ai pu m'instruire jour après jour sur le déroulement des préparatifs, et ainsi nourrir la passion du pilote que je suis pour tout ce qui vole autour de la Terre et se déplace dans l'univers cosmique.

46

décembre 2009

sommaire

| | |
|--|----|
| L'espace plein la vue <i>Philippe Barbaud</i> | 1 |
| New York et le Musée des beaux-arts de Montréal <i>Jean-Claude Lavigne</i> | 6 |
| D'un trésorier à l'autre... <i>Roch Meynard</i> | 8 |
| Reconnaissance et honneurs HONNEURS et PUBLICATIONS <i>Monique Lemieux</i> | 9 |
| L'immortalité <i>Doria Ross</i> | 10 |
| Activités sociales de l'hiver 2010 <i>Louise Dupuy-Walker</i> | 11 |



Munis de nos laissez-passer pour KSC reçus par la poste, nous prenons la route le 8 juin à destination de Cocoa Beach, une ville balnéaire située à une dizaine de kilomètres au sud de Cap Canaveral. Au diable ce foutu printemps qui assassine le moral ! Quel bonheur, alors, que de rouler plein sud vers Philadelphie, où nous arrivons en fin d'après-midi ! Une étape de 740 km. Déjà, l'air est bien plus chaud, et la verdure a repris ses droits. L'excitation du voyage s'amplifie au fur et mesure que change le décor. À Fayetteville, en Caroline du nord, où nous passons la nuit suivante, la chaleur est palpable et la nature plus exotique. Finalement, le lendemain, c'est la découverte du paysage floridien et de son climat. C'est vrai qu'il fait chaud, très chaud, en Floride pendant l'été... Nous en faisons une expérience concluante puisqu'à cause d'une panne de système, nous avons roulé depuis la veille nos 900 km d'autoroute sans air climatisé. C'est que mon véhicule a déjà ses dix ans bien sonnés...

Peu importe, ce choc environnemental nous conforte dans l'expérience du dépaysement auquel nous aspirions pour nos vacances. Je réalise après coup qu'elle a participé intimement à celle de l'exploit technologique auquel nous allons assister dans moins de 72 heures. En effet, bien que le site bétonné du pas de tir ait été érigé dans une immense zone marécageuse en bordure de mer, on éprouve constamment la sensation de circuler dans le pays des alligators et des mangroves. Le premier contact avec la plage de la « Space Coast » est alors saisissant. Vers le sud, c'est à perte de vue qu'elle s'étire, presque rectiligne, vaste étendue de sable fin, presque déserte, entre la mer paresseuse et le front de mer constitué par un chapelet de bâtiments à l'architecture hétéroclite. Vers le nord, une courbe 'orbitale' dirige l'oeil jusqu'au cap Canaveral, où de là, il se fixe obstinément sur les deux tours jumelles du pas de tir qui se détachent sur l'ho-

rizon. Si lointaines et si dérisoires face à la mer, mais pourtant si émouvantes à l'instant même où j'imagine les sept humains qui vont se faire catapulter dans le cosmos... Impossible à cette distance de distinguer la navette, mais je sais qu'elle est bien là, dissimulée à la verticale derrière ces deux pylônes esseulés. Me voilà déjà dans un état d'esprit jamais éprouvé dans ma vie : la sensation de vivre sur la ligne ténue qui sépare la fragilité absolue de l'oeuvre humaine et la colossale force d'inertie de notre univers.

Nous passons les deux jours suivants à nous familiariser avec les environs de notre motel. Nous faisons nos courses et nous résignons à cuisiner avec des produits uniformisés. Mais surtout, nous nous inquiétons du temps qu'il va faire. La météo ne semble pas vouloir coopérer pour le 13. Nous faisons l'expérience d'un de ces orages de fin de journée dont seule la Floride a le secret, semble-t-il. Notre inquiétude augmente à l'heure du thé avec le déchaînement assourdissant des gigantesques cumulo-nimbus. Cela ressemble à une conspiration de la nature visant à démontrer la témérité des hommes. C'est sous une pluie battante que nous nous rendons à une réception donnée la veille par l'Agence spatiale canadienne pour fêter l'événement. J'y retrouve les parents de Julie Payette et plusieurs amis du groupe que j'avais perdu de vue depuis le « bon temps » où on travaillait ensemble. Le tout premier à adresser la parole aux invités fut Billie Flynn, le mari de Julie Payette, que je ne connaissais pas. L'homme m'impressionne, il va sans dire, puisque je sais qu'il est pilote d'essai pour la Lockheed Martin Aeronautics. Un « pro » des avions, lui. Mais je suis conquis dès les premiers mots de son allocution, presque toute en français, et ma foi, un français de fort bonne tenue. Avec humour, il se présente comme « monsieur Payette » en cette soirée donnée en l'honneur de son astronaute d'épouse.



Association des professeures et professeurs retraités de l'Université du Québec à Montréal

Conseil d'administration 2009-2010

| | |
|-----------------------|--|
| <i>Président</i> | Philippe Barbaud <i>president@apr-uqam.org</i> |
| <i>Vice-président</i> | Denis Bertrand |
| <i>Secrétaire</i> | Yvon Pépin |
| <i>Trésorier</i> | Roch Meynard Robert V. Anderson Louise Dupuy-Walker Monique Lemieux |

Bulletin Pour la suite du monde

Directrice Monique Lemieux
bulletin@apr-uqam.org / 514-486-8410

Adresse postale

APR-UQAM
Université du Québec à Montréal
Case postale 8888, succ. Centre-ville
Montréal (Québec) H3C 3P8

Secrétariat (sans permanence)

Bureau V-6130, pav. Sainte-Catherine
Université du Québec à Montréal

Téléphone (répondeur seulement) : 514-987-3605

Site Web : <http://www.apr-uqam.org>

Adresses courriel : activites@apr-uqam.org
registraire@apr-uqam.org
webmestre@apr-uqam.org

Enfin, le 13 arrive. Chaleur suffocante, humidité collante, fraîcheur éolienne inexistante. La télévision nous informe. Le lancement peut être remis à tout moment. Mais nous devons partir tôt pour éviter l'embouteillage du Kennedy Space Center. Nous partons. Maintenant familiers avec les lieux, nous savons par où passer. Dès la première barrière de contrôle, un immense panneau lumineux annonce : *Launch scrubbed*. Euh ! Pardon ? Ça veut dire quoi, au juste, « scrubbed », dans votre jargon ? Le garde me regarde... intensément, mais nous étions des « guest VIP », comme l'indiquait notre carton bien en vue sur le tableau de bord. Il y a un pépin mécanique, nous explique-t-il sans autre détail. Nos soupçons viennent d'être confirmés : le lancement est annulé. Nous rebroussons chemin et revenons à la noirceur en sens inverse d'un bouchon de plusieurs kilomètres... Nous apprenons en route que la valve de trop-plein du réservoir d'hydrogène liquide s'est bloquée. Le risque d'une explosion fatale est à la merci d'une étincelle ou d'un coup de foudre qui n'a rien de romantique, vu la météo tropicale du moment. Il faut vider et purger l'immense réservoir durant la nuit. Le report au lendemain se fait sous toute réserve, pour ainsi dire. Un report en juillet est même évoqué en raison des échéances imparties aux autres lancements prévus. Notre séjour en Floride prend une drôle de tournure...

En route, nous apprenons que c'est éventuellement remis au lendemain, sinon au mercredi 17, mais à 5 h 40 du matin. Confiants et sereins, nous faisons le lendemain une journée de plage musclée par une sacrée promenade de 10 kilomètres. Sans baignade : ce jour-là, des milliers de requins avaient envahi le littoral. Spectacle épouvantable que ces squales frénétiques et brutaux, qui osaient faire leur sparages à quelques mètres de nous, dans même pas deux pieds d'eau ! Certains étaient aussi gros qu'un dauphin. Toutes ces dorsales qui marsouinaient à fleur d'eau nous donnaient la chair de poule. Le soir, nous fûmes plus fûtés. Nous étions à l'affût du go final sur la chaîne du KSC. L'annonce que la seconde tentative serait avortée est tombée avant qu'il soit temps de monter en voiture. En écoutant le journal de fin de soirée, nous apprenons que la réparation de la valve n'a pas réussi, et que la NASA reporte officiellement le tir au mercredi 17 juin, à 5 h 40 du matin. Nous faisons contre mauvaise fortune bon cœur en organisant les retrouvailles de notre petit groupe dans un restaurant « américain ». Nous nous résignâmes à boire du vin rouge à peine moins chaud que l'eau de la piscine, mais rien qui puisse porter ombrage à la chaleur de l'ambiance. Certains d'entre nous doivent reprendre

l'avion dare-dare le lendemain. D'autres se démènent pour changer la date de leur billet de retour malgré la pénalité. Il faut prolonger les réservations d'hôtel, prévenir les proches du Canada et même d'Europe, avertir l'école des enfants, etc. Que d'imprévus pour ceux et celles qui ont des comptes à rendre ! Franchement, la retraite est loin de me peser...

Les jours suivants ressemblent davantage à de vraies vacances. Nous sillonnons la région de long en large. Nous visitons le centre historique de Cocoa. Nous y repérons un resto français ainsi qu'un café italien avec accès gratuit à Internet. Mon portable me permet enfin de récupérer du courriel dans lequel Julie nous livre quotidiennement son journal de bord pendant qu'elle est en quarantaine. Nous ne cessons de penser à elle. Comment vit-elle ces incessantes contrariétés du destin dans sa cellule aseptisée ? Mais je la connais assez bien pour ne pas trop m'en faire au sujet de son état d'esprit. Cette fille, c'est de l'acier trempé, au moral comme au physique. C'est ce sur quoi j'avais insisté auprès de l'Agence spatiale canadienne en 1992, alors qu'elle procédait au recrutement de nouveaux astronautes. Mais en 2009, la jeune fille que j'ai connue est devenue une mère, une épouse, une fille aînée, une soeur, une icône nationale... Pourrait-elle flancher à la dernière minute ?

Arrive la soirée du 16 juin. Nous prévoyons nous lever à 3 heures du matin pour éviter l'embouteillage. Vers 5 heures, nous pénétrons dans le Kennedy Space Center par une porte dérobée réservée aux VIP et aux proches des astronautes. Il fait nuit noire, mais le site est violemment éclairé. Je crois revivre certaines scènes de *Rencontre d'un troisième type*. Une foule tonitruante se remue comme une méduse effarée, de tous bords, tous côtés. Des nuées d'enfants vont jusqu'à assourdir le compte à rebours des haut-parleurs. Des centaines de spectateurs qui ont payé leur entrée se sont installés sur un terre-plein devant un écran géant avec sacs de couchage, chaises de plage, Nintendo et coca-cola. La fébrilité s'empare de nous, et nous avons hâte de monter dans l'autobus des VIP de « notre » astronaute. Mon épouse s'immobilise brusquement: elle croit avoir entendu l'infâme « scrubbed » dans les haut-parleurs. Mais la nouvelle s'abat définitivement sur cette foule désemparée, telle une bourrasque de verglas. Déjà, plusieurs familles plient bagage. Encore une fois, « *the launch is scrubbed* »... Je hais ce mot ! Non, je l'haïs... Dépités comme des milliers d'autres par cette troisième tentative avortée, nous regagnons notre motel sous une pluie diluvienne.

Nous apprenons le lendemain que le lancement

est reporté cette fois au... 11 juillet. Or, notre motel est réservé jusqu'au 25 juin. Amèrement déçus, nous réévaluons la situation. Nous venons de rater une occasion unique d'assister au lancement d'une navette. Plus rien ne nous retient à Cocoa Beach. Nous décidons alors d'écourter notre séjour dans ce motel, et allons consacrer le temps qui nous reste à voyager jusqu'à Key West, à écumer le parc des Everglades et à passer quelques jours à Washington lors du retour, ainsi qu'on l'avait d'ailleurs envisagé avant de partir. En cours de route, nous déclinons l'invitation de la NASA à venir de nouveau assister au lancement du 11 juillet. Bref, le 29 juin, nous étions de retour à Laval, fiers d'être bronzés.

Était-ce la fin d'une aventure vouée à se terminer en queue de poisson ? Eh bien non !

La température est exécrable au Québec en ce moment. J'enrage à l'idée de rater un événement aussi spectaculaire et une occasion aussi unique d'y assister. Brusquement, la lumière se faufile dans mon esprit chagrin. Qu'est-ce qui nous empêche d'y retourner ? Du temps ? Nous en avons. Des obligations ? Nous n'en avons pas. Du fric ? Bof... Ni une ni deux, j'envoie un message courriel à Julie pour lui demander si elle peut intercéder auprès de la NASA pour qu'elle nous fasse réinscrire, malgré l'échéance du 24 juin dernier. Elle me répond que non seulement ça marche, mais en outre que nous monterons à bord de l'autobus de la famille plutôt que celui des VIP. Gloire aux Américains en ce 4 juillet ! Je réserve donc deux billets d'avion pour Orlando, ainsi qu'une voiture auprès d'un locateur. Par chance, il y a de la place dans un autre petit motel de Cocoa Beach, que nous avions repéré sur une partie plus sauvage du front de mer. Le 9 juillet au soir, nous y arrivons. C'est avec ravissement que nous retrouvons la chaleur, le sable, les crabes et les orages. Presque incroyables, nous savourons notre retour en faisant une promenade nocturne au rythme des mugissements d'une mer agitée.

Le lundi 11 juillet, c'est le jour J. Nous avons rendez-vous dans le parc de Kiwanis Island. C'est le lieu de rassemblement des proches des sept astronautes. Sept autobus tout blancs nous y attendent. Le convoi s'ébranle pour nous conduire directement au bâtiment Apollo/Saturne V érigé sur la Banana Creek, et où sont regroupés tous les invités avant le lancement. Nous pénétrons dans la zone à accès restreint et passons devant diverses installations, dont les rampes qui conduisent au pas de tir à partir du fameux *Space Lab Building* où sont assemblées les navettes et leur fusée en position verticale. Il est 18 heures quand nous arri-

vons sur le site. Le compte à rebours est commencé depuis plusieurs heures, et chaque responsable donne son go à tour de rôle dans les hauts-parleurs. L'ambiance est palpable dans cet immense bâtiment consacré à la titanique fusée Saturne V suspendue au plafond. Mais l'heure approche, et le décompte indique -29 minutes à l'écran lumineux. Le décollage doit avoir lieu à 19 h 39. Nous quittons l'air climatisé pour les estrades en plein air. Dehors, l'air est suffoquant d'humidité. Nous nous asseyons à côté des parents de Julie et observons les alentours. Hélas, c'est pour moi un moment de déception. Bien sûr, on voit distinctement les deux pylônes de l'autre côté de la rivière Banana, vers le nord. Mais de navette, point. Tout le dispositif est dissimulé par l'immense échafaudage des deux tours de métal. La fameuse photo du bel oiseau blanc sur le dos de son réservoir orange, ce n'est pas celle des spectateurs que nous sommes...

Les familles prennent graduellement place autour de nous, et les gens parlent entre eux avec retenue, tout en jetant un regard anxieux sur l'enseigne lumineuse du décompte. Mais c'est surtout vers le ciel que les yeux se tournent constamment car le temps est à l'orage. À 15 noeuds (27,8 km/h), le vent frôle la limite tolérée. La ligne de front se démarque exactement au-dessus du littoral. Au loin, à l'intérieur des terres, des éclairs fument sans arrêt. Ça barde au-dessus de Titusville ! Les hélicoptères de la météo passent et repassent au-dessus de nos têtes. Les règles de sécurité sont formelles : pas de décollage s'il existe un risque de foudre dans un rayon de 20 milles non seulement autour du pas de tir, mais aussi de la piste d'atterrissage des navettes située à plusieurs kilomètres de là, en cas de retour précipité après le décollage. Cette fenêtre météo doit durer au moins 30 minutes. En outre, deux des trois aéroports de décollage situés en Europe (un en France et deux en Espagne) doivent être libres de toute menace météorologique. Décidément, ça s'annonce mal. Le dernier go doit être donné par la responsable de la météo au plus tard 10 minutes avant la mise à feu. Le chrono indique -15. Les gens se sont tus. Tout le monde est assis. Brefs et mystérieux, les échanges radio avec les astronautes s'égrènent au-dessus des estrades. Et le verdict tombe dans un silence tendu : « *The launch is scrubbed* ». Décidément, ce mot nous empoisonne la vie. C'est un quatrième *no go*. Le lendemain soir, même heure, même scénario. Les proches sont tous réunis à la Kiwanis Island. Ils attendent le signal de monter à bord de leur autobus. Il ne viendra pas ce soir-là non plus. Comme de fait, la nouvelle se répand comme l'éclair : le pas de tir numéro 39A subit les assauts

d'un orage tropical, ce qui ruine tous les espoirs. Encore une fois, « *scrubbed* ». Honni soit ce vocable ! Chaque échec coûte 1 million \$ à la NASA. En outre, les quelque 1,5 millions de litres d'hydrogène liquide que contient le réservoir principal doivent être vidangés et brûlés à chaque fois, à cause des risques d'imputrés. Quel gâchis !

Nous commençons sérieusement à désespérer après cette cinquième déconvenue. Notre retour par avion doit impérativement se faire jeudi en raison de l'affluence de passagers à l'aéroport d'Atlanta durant le week-end. Pas de report possible. Demain, c'est notre ultime chance de vivre un épisode unique de notre vie. Sur Internet, j'écris ce message à Julie :

« Tiens bon dans l'adversité de Dame Nature ! Nous serons toujours là demain soir (mercredi) et ne cessons de penser à toi et à tes compagnons de voyage, toujours attachée, sanglée, renversée, bâchée, casquée, visionnée, enregistrée et j'en passe, pendant toutes ces heures de pré-vol, alors que nous sommes à 5 milles de la rampe en compagnie de tes parents et amis. »

Dès le mercredi matin 15 juillet, la télévision annonce que le lancement aura lieu à l'heure prévue, 18h 03. Mince consolation, vu le ciel surchargé qui nous menace encore aujourd'hui... À 15 heures, nous rejoignons la foule des proches réunie à Kiwanis Island. La maman de Julie semble éprouver de l'anxiété. Son papa, sous son flegme apparent, est moins disert que d'habitude. Nous-mêmes nous sentons tenaillés par la fatale échéance. Mais le cortège des autobus s'ébranle. Est-ce un signe de bon augure que ce ciel parfaitement dégagé au-dessus de la mer ?

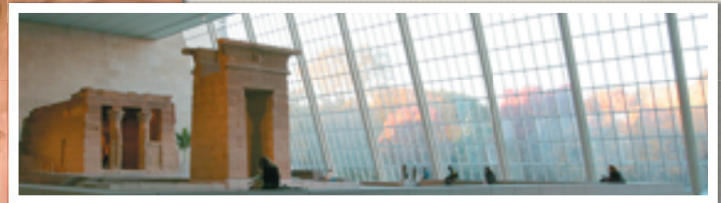
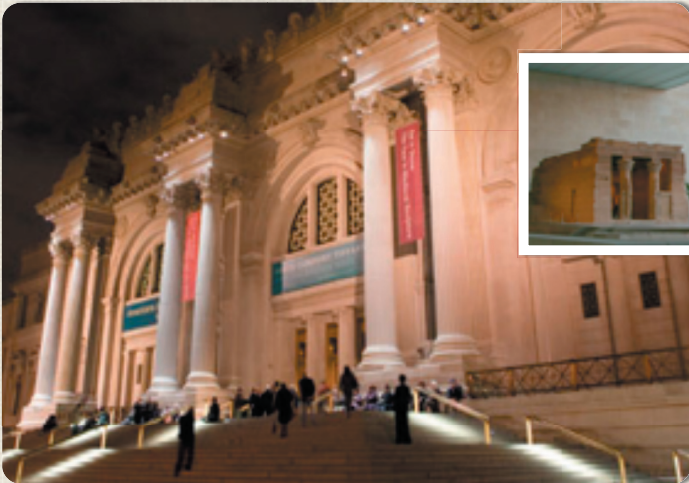
Nous reprenons place sur les estrades extérieures. Le décompte lumineux affiche -25. Ce soir, la météo n'est plus l'adversaire. Le ciel est superbe à des kilomètres à la ronde. Soudain, le désordre agite les gradins. Incrédules, nous suivons des yeux un énorme alligator qui longe la berge, juste à nos pieds. Puis un deuxième, plus loin. Nous sommes fascinés par leur trompeuse indolence. La diversion occupe nos esprits. Mais bien vite nos yeux reviennent au tableau lumineux. Il indique -11 minutes. Pas encore de *no go*. Je me sens fébrile. À -10, retentit l'ultime *go*. C'est l'explosion de joie. Au loin, à cinq milles d'où nous sommes, les deux énormes tours de métal montent toujours la garde, comme si de rien n'était. Les minutes se raccourcissent, mais mon rythme cardiaque s'accélère. Je serre le bras de Francine. Je ne prendrai pas de photos. Notre guide le fera : c'est un habitué. Je fixe intensément le -2 du cadre électronique. Je n'arrive pas à y croire. Et, comme dans une bulle, j'entends :

Lift off!

Au même instant, je vois deux énormes nuages propulsés de chaque côté des tours. Je n'entends rien, car toute la nature s'est tue. Cette absence de bruit a quelque chose de surnaturel. Et je la vois enfin, cette navette, qui s'élève lumineuse et silencieuse à travers un Himalaya de fumée impétueuse, petite chose blanche perchée sur sa baleine orange. Elle monte et se met aussitôt à pivoter lentement sur elle-même et sur le dos. Avec élégance, elle s'incline vers l'horizon, non pas vers la mer mais à l'opposé. La gracieuse chorégraphie de cette rotation m'émerveille, et je redoute de voir tomber une si fragile invention. Déjà la traînée de fumée se découpe dans le ciel immaculé, mais tout est encore silence... jusqu'à l'instant même où tout bascule dans un vacarme assourdissant qui n'en finit plus de gronder à travers nos corps : les 10 secondes de décalage nous ont rattrapés. Le son terrestre rejoint la vision céleste. Un tsunami de décibels me ravage les tympan sans discontinuer, sans commune mesure avec ce jouet miniature qui file étrangement vers l'ouest et non vers la mer, presque à l'horizontale, à 51,6 degrés d'inclinaison. Comme dans une discothèque, je sens ma poitrine vibrer. Je pense : une jeune femme adulée et ses compagnons sont à la merci de cette puissance infernale. Mes yeux s'embuent instantanément. Et si le pire arrivait ? Alors que l'engin s'amenuise au bout de son sillage de feu, c'est maintenant un bruit de pétarade qui taraude le ciel, comme dans l'apothéose d'un feu d'artifice. Je m'inquiète d'une telle incongruité. Presque ridicule, ce bruit de pétrolette s'estompe à mesure que la lueur orange disparaît peu à peu. J'enregistre à nouveau le brouhaha de mon entourage. Ma main ne s'est pas desserrée du bras de Francine, et un chaud liquide me voile la vue. Julie est toujours de ce monde, au bout de son aiguille de fumée. Le pire est passé. Elle est maintenant presque en orbite. Il faut derechef quitter les lieux, car avec un léger vent de face, les émanations toxiques de l'immense nuage qui roule encore au sol ne mettent que dix minutes à parvenir jusqu'aux estrades. Le spectacle est terminé. Neuf minutes de Floride viennent d'envahir ma mémoire pour le reste de ma vie.

¹En 1980, alors que j'étais président du comité de sélection, Julie Payette s'est mérité l'une des cinq bourses du MEQ dédiées au réseau des collèges du Monde-Uni, dont celle affectée au United World College of the Atlantic établi au pays de Galles du Royaume-Uni, à l'issue d'une entrevue culminant un concours ouvert à tous les finissants de secondaire V du Québec. Elle a subséquentement agi pendant plusieurs années comme collègue sur le comité de sélection après son séjour de deux ans en Angleterre, alors qu'elle poursuivait ses études de baccalauréat en génie électrique à l'université Mc Gill. Je suis particulièrement fier d'avoir été l'un de ses deux répondants auprès de l'Agence spatiale canadienne.

NEW YORK



À QUELQUES HEURES DE MONTRÉAL, NEW YORK NOUS OFFRE UN STYLE DE VIE DES PLUS DYNAMIQUES ... ET ÉTOURDISSANT.

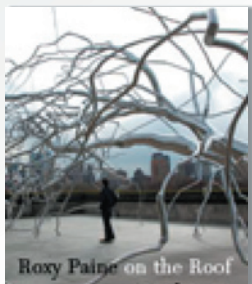
Les feuilles d'érable viennent de vêtir leurs couleurs automnales, on annonce du beau temps dans les Adirondacks, de même qu'à Manhattan.

Les représentants des Nations Unies ont terminé leur travail et leur hôtel est presque vide. Il n'en fallait pas plus pour justifier une escapade à New York (22,1 millions de citoyens en 2008).

On a parcouru un des plus grands musées au monde, le Metropolitan Museum of Art. On a admiré le temple de Dendure, plusieurs expositions permanentes et événements spéciaux: «Vermeer's Materpiece », le «Chinese Carved Laquer» et l'incroyable sculpture de 8 000 pi. ca. de «Roxy Paine on the Roof» (voir le vidéo Maelstrom sur le site du «Musée»).

Par la suite, le Museum of Modern Art (**MoMA**) nous a impressionnés par ses expositions spectaculaires de Cézanne, Chagal, Picasso, Dali, van Gogh, Matisse et de Monet.

Après la visite de Times Square, de la Cathédrale Saint Patrick's, de Broadway, il nous restait suffisamment d'énergie pour apprécier le siège social des Nations Unies.



Roxy Paine on the Roof
www.metmuseum.org



www.moma.org



www.un.org

LE MUSÉE DES BEAUX ARTS DE MONTREAL (MBAM)
 LES GRANDS BALLETS CANADIENS DE MONTRÉAL
 COURS SUR L'IMAGERIE NUMÉRIQUE ET MUSIQUE ACOUSTIQUE



À l'automne, Montréal fait preuve d'audace en offrant à ses citoyens ... et aux retraités des expositions originales ainsi que des spectacles grandioses, dignes de la métropole.

L'exposition «Le Jardin des sortilèges» de John William Waterhouse et le film «Out of Our Minds» sont à retenir (voir leur site Web).

Nous avons également été agréablement surpris par la chorégraphie très moderne et par les prestations enlevantes des danseurs et de l'orchestre interprétant «Roméo et Juliette» de William Shakespeare ...

(vous pouvez consulter les vidéos sur leur site Web).

Ma passion pour la photo n'a pas diminué et dernièrement, je me suis inscrit à un cours portant sur l'imagerie numérique de Nikon et de Photoshop: «Interactive Learning, the 123 Digital Imaging», qui compte 5 137 pages. Ce cours favorisera les prouesses technologiques ainsi que l'innovation dans l'élaboration de mes sites Web et de mes albums de photos en grand format.

Pour ce qui est de la musique, mes plus belles heures de détente sont face à mon piano.



www.grandsballets.com

www.mbam.qc.ca



web.me.com/lavigne1/Expo



<http://www.123di.com>



D'un trésorier à l'autre...

Le 15 octobre dernier, notre trésorier Roch Meynard, est allé rendre visite à Benoît Gendreau pour lui remettre son exemplaire de l'ouvrage de Denis Bertrand, Robert Comeau et Pierre-Yves Paradis, *La naissance de l'UQAM : témoignages, acteurs et contextes* (photo ci-dessous).

Benoît atteindra son 88e anniversaire le 17 décembre prochain. Il est donc parmi les 20 collègues les plus âgés de l'Association. Il a récemment perdu de la mobilité, et réside maintenant au CHSLD Drapeau-Deschambault, de Sainte-Thérèse. Son épouse Denise Lauzon lui rend visite chaque jour, lui communique les dernières nouvelles et lui fait diverses lectures, dont celle de notre bulletin *Pour la suite du monde*. Il est lucide, et toujours intéressé par notre Association et l'UQAM.

Benoît a été trésorier de l'Association pendant les cinq premières années d'existence de celle-ci. En fait, 2010 marque, tout juste après les 40 ans de l'UQAM, le 20e anniversaire de fondation de l'APR-UQAM. En janvier prochain, les membres du conseil d'administration de l'APR-UQAM honoreront à l'occasion d'un repas les trois mousquetaires qui ont occupé les postes importants de l'Association pendant les cinq premières années : Yvon Pageau, à titre de président, Jean-Claude Forand, à titre de vice-président ou de secrétaire, et Benoît Gendreau, à titre de trésorier.

Les visites à Benoît sont permises... et appréciées. Vous pouvez entrer en contact avec son épouse Denise au 450-435-7489 pour prendre arrangements.



Photo : Denise Lauzon

Reconnaissance et honneurs

::: Monique Lemieux

Honneurs

L'UQAM a attribué le titre de professeur émérite à quatre collègues lors de l'année 2009 :

Hélène Beauchamp, de l'École supérieure de théâtre

Pierre Fortin, du Département des sciences économiques

Georges Leroux, du Département de philosophie

Jean-Claude Robert, du Département d'histoire.

Deux collègues ont obtenu des prix couronnant leur carrière :

Karen Messing a reçu le Prix du gouverneur général du Canada en commémoration de l'affaire « personne ». Ce prix fut instauré en 1979 pour rappeler la victoire de cinq femmes canadiennes en faveur de l'égalité des femmes et de leur accessibilité au Sénat. Nous savons que toute la carrière de Karen Messing a été consacrée à la défense des femmes et à l'amélioration de la condition de vie des travailleuses. Ce prix témoigne de l'importance de l'action sociale dans le monde scientifique.

Raymond Montpetit a reçu le prix *Carrière* de la Société des musées québécois. Ce prix vise à reconnaître l'importance des réalisations du récipiendaire dans le domaine québécois de la muséologie et à souligner les multiples facettes de sa carrière. Ses collègues de l'UQAM tiennent à souligner que Raymond Montpetit a joué un rôle de premier plan comme professeur-chercheur et qu'il s'est impliqué, à plusieurs reprises et avec succès, dans l'administration pédagogique.

Publications

Allard, Michel et Félix Bouvier. (2009). En collaboration avec Bernard Lefebvre. *André Lefebvre, didacticien de l'histoire*. Éditions du Septentrion.

Barbaud, Philippe. (2009). *Syntaxe référentielle de la composition lexicale. Un profil de l'homme grammatical*. L'Harmattan, 535 p.

Brière, Monique et Suzanne Lemerise. (2009). *Une carrière exemplaire en enseignement des arts plastiques. Monique Brière raconte*. Publications AQÉSAP, 136 p.

Nous rappelons aussi la publication aux Presses de l'Université du Québec de Denis Bertrand, Robert Comeau et Pierre-Yves Paradis, *La naissance de l'UQAM. Témoignages, acteurs et contextes* qui a longuement été commentée dans notre dernière parution (numéro 45).

Nous regrettons de n'être pas exhaustifs et nous précisons, une fois de plus, que ce modeste bulletin est tributaire des informations transmises par chacun et chacune d'entre vous.

L'immortalité

::: Doria Ross

Il y a longtemps, très longtemps, j'avais une bonne trentaine d'années, je revenais du travail en voiture lorsque j'écoutai à la radio une chanson de Gilbert Bécaud qui m'a bouleversé : *L'un d'entre eux inventa la mort*. Il chantait ce que je croyais : un jour, dans cent mille ans, un million s'il le faut, les hommes découvriront le secret de l'immortalité (voir *Paroles de Gilbert Bécaud*, sur Internet). C'est génial.

Alors se réalisera le plus vieux rêve des humains. Mais nous serons tous morts, mes Frères, et depuis belle lurette. Évidemment, compte tenu des modifications génétiques imaginables, ce futur être extrêmement performant ne ressemblera pas à l'humain que nous connaissons actuellement. D'aucuns m'ont ridiculisé. Cependant, je viens de lire, dans le *Monde diplomatique*, un article signé Mateo Cueva (1) qui corrobore cette hypothèse en apparence farfelue.

Il se réfère au développement, à potentiel illimité, des nanotechnologies appliquées à la nanomédecine qui n'en est qu'à ses balbutiements. Déjà les tenants d'une éthique conservatrice sclérosée opposent une mise en garde alarmiste (quoiqu'une réflexion éthique prospective s'impose) : « À long terme, la nanomédecine pourrait entraîner une transformation radicale de l'espèce humaine. Les efforts de l'humanité pour se modifier comme et quand elle le voudrait pourraient aboutir à une situation où il ne serait plus du tout possible de parler d'« être humain ». Il s'agirait d'une espèce de transhumanité [...] qui verrait des posthumains dotés de performances physiques et intellectuelles augmentées côtoyer des humains de seconde zone, marginalisés dans leur humanité même. » Voilà relancé le problème de la disparité des classes sociales. Mais ce ne serait qu'une étape de la recherche de l'immortalité.

(1) Pseudonyme d'un haut fonctionnaire international.

La grippe A (H1N1)

Vous cherchez un remède efficace contre ce virus

qui s'apparente à celui de la fameuse grippe espagnole qu'ont connue nos grands-parents durant la prohibition. Voici un exemple.

Mon grand-père maternel, Élie Desrosiers, était fossoyeur à la paroisse de Sainte-Luce. Lorsque la grippe espagnole frappa son patelin, le curé fit venir Élie et lui dit : « Élie, c'est toi qui es responsable de creuser des fosses dans le cimetière pour enterrer les morts. Alors tu vas faire le tour de la paroisse, tu vas ramasser les morts (1), tu vas t'arrêter devant le presbytère pour que je bénisse chaque défunt et que je récite une prière (2), et tu vas les enterrer. »

« Hé! monsieur le curé, répliqua Élie, j'ai une grosse famille, moi. Je vais attraper la grippe, je vais mourir, et qui va s'occuper de mes enfants? Vous? Et ça prend du courage. »

Le curé lui rétorqua : « Élie, je sais que tu fais le trafic du "Saint-Pierre" (3). Alors je te permets d'en prendre tout le temps. » Élie s'inquiéta pour son fils de seize ans qui l'aidait. « Ton fils aussi », répondit le curé.

Durant plusieurs mois, Élie accompagné de son fils a parcouru la paroisse pour ramasser les morts et les enterrer, en étant sous l'effet du "Saint-Pierre", sans attraper la grippe. Mais le fils devint alcoolique.

On sait que la grippe espagnole est apparue dans le sud de l'Europe pour se diriger vers le nord. En arrivant aux portes de l'Écosse, elle a fait chou blanc. Serait-ce à cause du Scotch ?

Donc ...

(1) Lorsqu'une personne décédait, on affichait un crêpe sur la porte de la maison, face au chemin.

(2) Les rassemblements, même à l'église, étaient interdits.

(3) Au Canada, il était interdit de vendre de l'alcool mais permis d'en fabriquer. Les Bronfman, et d'autres distilleries, fabriquaient du whisky qu'ils entreposaient aux îles Saint-Pierre et Miquelon. Puis les bootleggers se rendaient aux îles pour remplir leurs bateaux de whisky dit "Saint-Pierre", qu'ils rapportaient en contrebande le long du fleuve Saint-Laurent et de la côte de la Nouvelle Angleterre.

Activités sociales pour le trimestre d'hiver 2010

Voici un aperçu des activités sociales prévues pour l'hiver 2010. Ces activités sont organisées en partenariat par Synergies 50+, l'APR-UQAM et APRÈS-l'UQAM. Plusieurs projets sont en cours. Nous vous fournirons des confirmations aussitôt que possible afin que vous puissiez placer ces dates à votre calendrier personnel.

Les membres de l'APR-UQAM s'inscrivent auprès de Louise Dupuy-Walker à dupuy-walker.louise@uqam.ca ou par téléphone au numéro 514-987-3605 (répondeur seulement).

»»» JANVIER 2010

Conférences et autres événements culturels à l'UQAM

Janvier étant le mois d'hiver le plus propice aux variations de température, nous avons cru bon vous laisser libres de choisir les activités qui vous intéressent dans le répertoire de l'UQAM.

Tous les jours, sur le site www.uqam.ca, à la rubrique **événements**, vous avez la liste des différentes activités culturelles et scientifiques qui ont lieu à l'UQAM. On vous précise l'horaire et l'endroit où elles se tiennent.

Avertissement : Ne partez pas sans avoir vérifié s'il n'y a pas des changements de dernière minute.

- **Chaire Raoul-Dandurand en études stratégiques et diplomatiques de l'UQAM** (voir axe de recherche et événements).

- **Au coeur des sciences de l'UQAM** (voir événements conférences). Pour information : 514-987-0357.

- **Département de musique de l'UQAM** : (voir calendrier concert et événement).

Pour information : 514-987-3000, poste 0294 ou par courriel : crocker.suzanne@uqam.ca.

»»» 17 FÉVRIER 2010

Sortie au restaurant

Date et heure : 17 février 2010, 12 h 30

Nous vous proposons un retour au restaurant Robin des Bois, au 4653, rue Saint-Laurent (entre Mont-Royal et Villeneuve). Nous y mangeons bien, nous avons de la place à bouger, et en plus nous contribuons à une oeuvre humanitaire importante.

Le Robin des Bois est un restaurant à but non lucratif. Les employés sont soutenus par des bénévoles et tous les profits réalisés par la vente des repas et des produits sont redistribués à des organismes de charité qui œuvrent dans la communauté afin de vaincre la solitude, l'isolement social et la pauvreté. Liste des organismes soutenus : Le Chaînon, Le refuge des jeunes, Chez Doris, Jeunesse au soleil, Santropol roulant, Cactus Montréal.

Adresse électronique : <http://www.robindesbois.ca>

Prix de la table d'hôte : entre 12,50 \$ et 19 \$.

Réservations à faire au plus tard le **12 février 2010**.

»»» 18 MARS 2010

Visite d'un musée de la bière, et dégustation de bières artisanales

Bedondaine et Bedonsronds

255, rue Ostiguy

Chambly (Québec) J3L 2Z7

Tél. : 450-447-5165. Internet : <http://www.bedondaine.com/accueil.html>

Adresse sur Google : voir sur leur site Internet à la rubrique : Contactez-nous

Brasserie artisanale

Bières exclusives de dégustation, brassées sur place selon les méthodes traditionnelles. Assure la découverte de nouveaux arômes; mise en valeur du travail du brasseur artisan.

Musée de la bière

Impressionnante collection sur place de plus de 5 000 items anciens et actuels sur l'histoire de la bière, sa fabrication, sa promotion et sa dégustation.

Bières artisanales très variées : de 4,25 \$ à 7,25 \$ selon le choix et la quantité, 2 \$ le petit verre de dégustation. On peut essayer autant de variétés de bière qu'on le désire, blonde, rousse, noire, blanche, à saveur spéciale Une palette de dégustation est disponible.

Très grand choix de scotchs. Cidres *Cœur à tout* (Michel Jodoin) 7%, 355 mL.

La boustifaille

Recettes uniques et exclusives à découvrir et à déguster sur place. *L'Alternatif* (bière blanche et jus d'orange).

Sandwichs divers sur pain artisanal grillé, servies avec salade : de 7,75 \$ à environ 9 \$. Sandwich avec saucisse et choucroute à la bière : 12 \$. Pizza toute habillée : 10,25 \$, nachos de luxe, assiette de terrines et plateau de fromages : 14,50 \$, croques-en-bouche. Eau Saint-Justin, jus, boissons gazeuses, café.

La visite aura lieu le jeudi 18 mars 2010. La brasserie ouvre à 11h30. La cuisine ouvre à midi.

Après avoir bien bu et bien mangé, et pendant que le pub retrouve un peu de sérénité après le rush du midi, le propriétaire Nicolas Bourgault conduira une visite de la chambre de brassage.

C'est un party. Il faut oublier une rencontre structurée. Il y a des tables, des divans, des fauteuils. On fait ce qu'on aime.

Stationnement possible dans l'aire du Supermarché Métro à proximité.

Le transport en commun est réalisable en prenant le Bus 18 en direction de Chambly avec un arrêt à la rue Bourgogne mais le trajet semble long (environ 1 h). Il est possible de faire du covoiturage si vous indiquez votre besoin lors de votre réservation. L'organisatrice se chargera de vous mettre en contact avec quelqu'un qui va s'y rendre en automobile.

Réservation au plus tard le 10 mars 2009.

Note. Le propriétaire aimerait bien connaître à l'avance vos préférences culinaires. Une indication à propos de vos choix de menu serait appréciée (voir les choix à l'adresse <http://www.bedondaine.com/boustifaille.html>).

»»» AVRIL

- Nous prévoyons organiser une conférence sur le sujet de l'investissement, qui serait donnée par un spécialiste en provenance de l'Autorité des marchés financiers.

- Le jeudi 8 avril : midi-concert à la Place des arts dans le cadre des *Mélodînes* : Marianne Lambert, soprano, interprète des airs de Offenbach, Debussy, Delage, Donizetti, Haendel, Brown.

Endroit : Studio-théâtre de la Place des Arts

Heure : de 12 h 10 à 12 h 50. Chacun apporte son lunch.

Entrée 8 \$ (taxes incluses).

Information : laplacedesarts.com

Tél. : 514-842-2112 ou 1-800-842-2112.

Note : Les *Mélodînes* ont lieu tous les jeudis, du 18 février au 8 avril. On peut y entendre du piano, de la guitare, du clavecin, du violoncelle, du violon et des artistes lyriques.

»»» MAI

L'APRÈS-UQAM est à finaliser le projet d'un voyage organisé à Washington. Nous serons invités à nous joindre à eux. Détails disponibles en janvier.